

LÉGENDES

NAMUROISES.

ONZIÈME LÉGENDE.

En vérité je vous le dis , la première invasion française fut pour nous , mes jeunes amis , un rude trimestre à traverser. Fatigués d'être les jouets d'un pouvoir quinteux dont les caprices et les boutades perpétuaient les divisions au sein du pays, nous accueillîmes à bras ouverts ceux qui s'annonçaient comme nos libérateurs. Ces protestations de respect à notre souveraineté devaient être , semblait-il à nous hommes simples et crédules , autre chose que des phrases rouflantes et sonores consignées en beaux caractères dans des proclamations d'un mètre de hauteur ; ces brillans orateurs dont les discours respiraient le désintéressement le plus pur , autre chose aussi que

Autrichiens ne l'eussent rendue au général Valence, il tenait ses séances dans une salle du couvent des religieuses Annonciades, où plus tard les frères de la doctrine chrétienne instruisirent nos enfans, et qui est aujourd'hui devenue une école communale.

Singulière vicissitude !

C'est là que chaque jour, après-dîner, on se rendait pour régler l'Europe en général et le pays de Namur en particulier. On faisait des motions, on discutait, on déraisonnait sans que cela tirât à grande conséquence. Souvent même, en dépit de la gravité du sujet et de la solennité du lieu, on riait lorsqu'un Brutus du jour, un de ces orateurs de cabaret qui se croyait taillé pour devenir un Mirabeau parce qu'il s'était meublé la tête de quelques lambeaux dérobés aux gazettes, courait à la tribune débiter ses idées sur les moyens d'exterminer l'hydre hideuse de l'aristocratie ou du fédéralisme.

Et vraiment ces accès de gaieté n'étaient pas hors de propos.

Pour juger de l'étrange amphigouri dont assaisonnaient leurs oraisons les apôtres que la grande nation avait déversés sur nous, il vous suffira de jeter les yeux sur les phrases suivantes ; je les extrais d'un

discours prononcé par un adjudant-général de l'armée libératrice :

« Les Belges et les Français sont réunis sous la « bannière de l'égalité : enfans d'une même famille, « chacun de nous saisit son chaînon électrique pour « éprouver la vive commotion de la liberté...

« Tandis que les amis féconderont le sol de la li- « berté, pour semer les vertus en essartant les vices, « les agens ministériels, les visirs impériaux seme- « ront l'ivraie dans nos champs.

« Nos rois, vos empereurs, n'ont pu échapper à la « responsabilité morale; elle prononce bientôt le mé- « rite où la nullité de ces météores éphémères et l'o- « pinion publique est le prisme qui les décompose.

« Sentinelles vigilantes de la liberté, allaitons la « dans sa crèche et soutenons son enfance par le scellé « de l'instruction, c'est-à-dire, par la leçon prati- « que des vertus civiques.

« Les signataires de votre diplôme seront les droits « de l'homme, l'amour de la patrie.

« Pour nous, missionnaires de la liberté, appelés « par l'humanité sainte à préparer le bonheur des « peuples, nous venons briser vos fers et vous en- « lacer des nœuds de la fraternité.

« Adeptes de la félicité publique, vous procéderez
 « sans cesse au bien de l'humanité. Elevez l'arbre de
 « la liberté sur le rocher de la tyrannie; proclamez
 « la souveraineté du peuple trop longtemps violée,
 « et que le fier despote comme l'humble berger, sur
 « la même base et à la même hauteur, s'aperçoivent
 « qu'ils sont hommes.

« Dans cette cité libre, pour arrêter les progrès de
 « l'esprit anti-populaire, si le gaz méphitique de
 « l'impérialisme aristocratique tendait à son déve-
 « loppement, déployez la surveillance la plus active;
 « que la manne du patriotisme tombe en rosée pré-
 « servatrice sur une masse nombreuse de citoyens. »

La chose cessa de devenir plaisante, quand des
 furieux, des hommes intéressés à pêcher en eau trou-
 ble envahirent le club. Alors se succédèrent à la tri-
 bune de calomnieuses dénonciations, d'ordurières
 attaques contre la religion de nos pères; l'encoura-
 gement ne manquait pas de la part des commissaires
 étrangers envoyés pour bouleverser le pays et amener
 de la sorte son incorporation à la France. Les citoyens
 honnêtes, les vrais patriotes qui y avaient toujours
 été en grande majorité, justice qu'il faut rendre éga-
 lement à presque toutes les sociétés populaires éta-

blies dans les provinces, s'y virent bientôt en plus
 petit nombre; beaucoup désertèrent les séances.

En cela sans doute ils avaient tort. Mais ainsi va
 le monde; l'intrigant se remue, l'homme probe se
 tient à l'écart et gémit.

Je dois dire aussi que le peuple, avec ce bon sens
 qui le caractérise, avec ce flegme qui le rend peu
 accessible à l'enthousiasme mais le garantit en même
 temps de l'exagération, resta pur d'excès au milieu
 de cette épouvantable crise sociale; j'en excepte quel-
 ques malheureux, l'écume de la société, pour qui
 toute idée de liberté c'est le pillage et le désordre.
 On vit plus d'une fois l'auditoire du club témoigner
 sa bruyante improbation pour des expressions nou-
 velles dont il n'appréciait pas le sens véritable. Té-
 moin cet orateur qui s'entendit violemment apostro-
 phé pour avoir dit que le code de la constitution de-
 vait être le catéchisme du citoyen: « Nous ne vou-
 « lons pas, lui cria-t-on, d'autre catéchisme que ce-
 « lui de notre diocèse. »

Ces manifestations, contraires au résultat que l'on
 espérait, occasionèrent la dissolution de la société. Elle
 s'effectua au moyen des bayonnettes peu de jours après
 la visite dont je vais parler, visite qui avait été pré-

cédée quelque temps auparavant de celle d'un personnage autrement célèbre que le général des sans-culottes ; Danton , le fougueux tribun , était venu à Namur. Il me semble encore l'entendre , de sa voix de Stentor qui faisait vibrer les fenêtres de l'hôtel-de-ville , dire aux représentans Wasseige et Yernaux , députés vers lui par l'assemblée des quarante : « Il faut , citoyens , que l'arbre de la liberté étende sur la Belgique entière ses rameaux protecteurs , que le système de la république française s'établisse au milieu de vous ; » puis son collègue Lacroix ajouter d'une voix douceuse : « Oui, citoyen collègue , il le faut , et tu peux dire aussi que pour y parvenir tous les moyens nous sont bons. »

Bref, Estienne le grand orateur du club de Bruxelles , qui proposait aux représentans de cette capitale de faire acheter une guillotine à Paris , qui leur demandait l'original de la Joyeuse-Entrée pour la faire brûler par la main du bourreau , qui voulait transformer en canons les *petits polissons de rois placés sur les pilastres du Parc* , qui désirait qu'on échevillât la société des fonctionnaires publics *inciviques* (dénomination assez étendue dans son opinion) , Estienne le motionnaire infatigable , venait donner aux

Namurois une leçon de fraternité. Voici des fragmens de son discours que j'ai fort bien retenus :

« Frères et amis , élansez-vous au temple de la liberté et de l'égalité , veillez à ce que les aristocrates ne prennent pas le masque du patriotisme. Il en est parmi eux qui provoquent les réunions du peuple , mais c'est pour le porter à réclamer une constitution gothique , mère complaisante de tous les usurpateurs et des sangsues publiques. Défiez-vous en. Défiez-vous surtout des artisans du despotisme , de ces bigots encapuchonnés , mitrés , croisés , sandalés , qui embêtent le peuple pour le remettre sous sa sainte tyrannie , sous sa pieuse inquisition , pour boire son sang à longs traits.... D'ailleurs j'ai fait une visite à l'abbaye de Grimberghe avec cinquante dragons et vingt-cinq gardes nationales. Je suis allé droit à la cave où les moines s'étaient cachés. Elle était vieille la cave , mais en revanche la bibliothèque était neuve. Je leur ai demandé s'il était vrai qu'ils eussent prêché la révolte. Vous pensez bien qu'ils ont dit que non , et qu'avec leur ton aussi mielleux qu'hypocrite ils ont cherché à me persuader ; mais , en vrai sans-culotte , j'ai mis la main dessus.... Voilà des vérités que

« vous ne devez pas perdre de vue au milieu des mo-
 « tions insignifiantes de ces endormeurs qui vien-
 « nent vous débiter leur opium politique. Il ne faut
 « pas croire qu'une révolution s'opère comme on fait
 « une quarantaine. Les révolutions engendrent des
 « conspirateurs, les conspirateurs des manœuvres, et
 « les conspirateurs ont toujours la majorité sur les
 « patriotes, car l'incorruptible Max. Robespierre l'a
 « dit : *la vertu est le partage de la minorité.....* Je
 « viens, frères et amis, recruter parmi vous pour la
 « grande légion des sans-culottes. On n'y reçoit que
 « ceux qui ont donné les plus grandes preuves de ci-
 « visme et de haine contre toute espèce de tyrans.
 « Il s'agit d'opposer le courage et la force à la féro-
 « cité des ennemis du bien public, de pourvoir à la
 « sûreté des républicains sans cesse menacés par la
 « rage de l'aristocratie expirante qui ne trouve que
 « dans le crime les moyens de se soutenir encore
 « quelques instans.... Demain j'aborderai vos munici-
 « cipaux, ces hommes qui n'ont montré jusqu'à pré-
 « sent que la plus dégoûtante aristocratie. Je leur
 « communiquerai les intentions des vrais républi-
 « cains, des sans-culottes. Je leur dirai avec le frère
 « Collot d'Herbois, que lorsqu'il y a nécessité, *il faut*

« faire transpirer le corps politique. Ceux d'entre
 « vous qui sont animés du feu brûlant du civisme m'y
 « accompagneront. »

Cette éloquente allocution fut accueillie par les ap-
 plaudissemens d'un petit nombre de fidèles et de quel-
 ques militaires; il s'y joignit deux ou trois peureux
 qui craignaient, en montrant de la tiédeur, d'encour-
 rir le dangereux reproche d'aristocratie. Mais le pu-
 blic dont j'avais l'honneur de faire partie, garda un
 silence très-significatif. D'un coin de la salle, où je
 m'étais blotti, j'aperçus même des *Loustigs* popu-
 laires échanger des gestes moqueurs, et cligner l'œil
 en indiquant le général Estienne qui, bouffi d'orgueil
 et croyant avoir débité un chef-d'œuvre, recevait du
 président l'indispensable baiser de fraternité. L'éner-
 gie de ce discours fermait la bouche à qui eut été tenté
 de prendre ensuite la parole, et la séance se termina
 par *la Marseillaise* chantée avec des variantes dans
 le goût du jour, variantes que vous connaissez aussi
 bien que moi.

Le lendemain matin, le chef des sans-culottes
 suivi de quelques misérables trop fameux à cette épo-
 que, déguenillés pour la plupart et entourés d'une
 insupportable atmosphère d'eau-de-vie, se rendit à

L'hôtel-de-ville pour faire au conseil municipal le message promis la veille. Un de ses dignes acolytes portait le drapeau de la légion. Ce drapeau était de couleur rouge, surmonté d'un bonnet phrygien et d'une cocarde aux trois couleurs; on lisait d'un côté cette inscription en caractères noirs sur listel blanc : *tremblez, tyrans et vous esclaves*, et de l'autre celle-ci : *qu'un sang impur abreuve nos sillons*.

Or, il y avait précisément une semaine que le peuple namurois s'était réuni au nombre de plus de sept cents électeurs, pour procéder dans la cathédrale de Saint-Aubin à la formation de sa municipalité, et trois jours que, dans l'église des Récollets, cette municipalité avait prêté son serment modifié d'après les circonstances. Estienne rencontra sous le porche le lieutenant-mayeur Genot qui, tremblant à l'aspect de ce singulier cortège, put à peine indiquer du doigt la chambre échevinale. Il ne s'y trouvait en ce moment que les échevins Limelette et Rousseaux délégués pour tenir la permanence, mesure nécessitée par les nombreuses réquisitions de toute espèce, et le passage continu des troupes. La présence du général et de ses recrues leur fit un effet qui ressemblait assez à de la peur.

— Citoyens municipaux, dit Estienne en leur remettant une réquisition de l'adjudant-général Fois-sac, voici une pièce qui doit procurer du logement à moi et à mes hommes; voici encore une note de certaines maisons que vous avez épargnées jusqu'à présent, sans doute parcequ'elles appartiennent à des calottins ou à de f.... aristocrates: veillez à les soigner à l'avenir.

Il leur indiquait, en tenant ce propos, une liste sur laquelle il avait inscrit les refuges de Floresse, de Bonneffe, de Geronsart et d'autres abbayes, et les hôtels de plusieurs familles nobles. Puis, tirant de sa poche une gravure crasseuse représentant la liberté telle qu'on la dépeignait alors, il ajouta d'un ton menaçant :

— Voyez-vous cette image? C'est l'idole de l'homme libre, la vierge nouvelle dont le culte fera le tour du globe. Je sais qu'elle n'a guère d'adorateurs à Namur; mais, patience!... ça ira. N'est-il pas vrai, citoyens?

Et le groupe de pousser un hurlement approbateur.

Dans cet entrefaite, les autres membres du conseil étaient survenus fort à propos pour reconforter les deux pauvres échevins qui ne soufflaient mot, se contentant de jeter à la dérobée des regards craintifs vers

la porte ; on n'eut pu deviner s'ils cherchaient à se ménager une retraite ou à presser l'arrivée de leurs collègues. Ils reprirent courage en voyant leur nombre se renforcer.

Estienne réitéra sa commission dans les mêmes termes à peu près, ajoutant qu'il venait pour établir à Namur un pouvoir révolutionnaire au moyen d'une troupe de sans-culottes. Le maire de Posson lui répondit avec flegme que la municipalité statuerait sur sa demande, et lui accorderait l'égard qu'elle méritait.

Cette réponse, dont Estienne comprit le sens ironique, ne parut pas le satisfaire.

Je sais, s'écria-t-il, que vous êtes tous imprégnés du levain de l'aristocratie. N'en est-il point parmi vous qui ne sont pas encore *déparchemenisés* ? Votre imprimeur n'a-t-il pas refusé d'imprimer nos fraternelles allocutions ? S'il ose récidiver, je ferai mettre malgré lui des ouvriers à ses presses, ou bien je les emporterai. Ce sont ces motifs et d'autres de même nature qui nécessitent ici ma présence. Je suis venu pour former un noyau de sans-culottes. Ces fiers républicains n'ont en ce moment d'autres uniformes que leurs haillons, d'autres armes que des piques et des poignards ;

mais ces armes leur suffisent pour rendre au néant tous ceux, magistrats municipaux et autres, qui ne saisissent point avec empressement la liberté que nous leur présentons, lâches esclaves, indignes de vivre et faits pour ramper aux genoux des prêtres et des nobles. Ce drapeau qui blesse vos regards (et il indiquait le sien), je vais l'attacher à l'arbre de la liberté ; il servira de signe de ralliement à tous les bons citoyens. Alors nous espionnerons soigneusement (il traînait à dessein sur ces expressions) les tièdes, les patriotes au *bain-Marie*, et malheur à eux ! Le glaive de la loi suspendu comme l'épée de Damoclès, ne peut manquer d'atteindre leurs coupables têtes. Nous-mêmes, nous les frapperons, non en assassins mais en exécuteurs de justice, après que le peuple, la loi vivante, aura prononcé leur sentence. Je sais que, dans un état libre, l'espionnage doit être sévèrement proscrit ; mais quand le sol sur lequel reposent les colonnes de l'édifice social est mouvant, que l'aristocratie conspire à nos portes, il est permis, il devient un devoir. Un auteur célèbre l'a dit : *Il faut enchaîner l'homme pour le rendre libre*. Ce principe aussi profond que vrai, trouve dans cette ville son application. Tandis que les patriotes de Charles-sur-Sambre donnaient avec

empressement leur adhésion aux décrets salutaires des 15 et 17 décembre, à ces décrets qui doivent amener le triomphe de la raison sur les préjugés aristocratiques, vous avez cherché et vous cherchez encore à en entraver l'exécution par tous les moyens possibles. Mais en dépit de vos protestations ils seront exécutés, ils le seront dans tous leurs points, et ceux qui tenteraient de s'y opposer d'une manière quelconque seront frappés par les sans-culottes. Nous avons une liste des suspects de la ville, de ces misérables étatistes qui rêvent encore leurs trois ordres et cette vieille radoteuse qu'ils appellent leur constitution, qui calomnient les Français en leur supposant la volonté de détruire la religion du sans-culotte Jésus, tandis qu'ils désirent uniquement la purger des momeries dont elle est entachée; qu'ils soient circonspects, le regard scrutateur des républicains est dirigé sur eux.

Ennuyé de cet impertinent verbiage, l'échevin Wasseige interrompit ici brusquement l'orateur pour lui dire :

— Sais-tu, citoyen, que nous ne craignons ni ton poignard, ni ceux de tes frères? Sais-tu que la loi garantit l'inviolabilité des officiers municipaux; qu'ils ne sont responsables de leurs actions qu'à elle-seule;

qu'il n'est point permis de les venir insulter, et que si tu continues sur ce pied, je ferai appeler la garde pour t'apprendre à respecter les élus d'un peuple souverain?

Cette apostrophe débitée d'un ton ferme et sans emphase, parut faire impression sur Estienne.

— Citoyens municipaux, répliqua-t-il d'un ton sensiblement radouci, je n'ai pas voulu vous offenser. Si quelques-unes de mes expressions vous ont semblé avoir ce but, ne les attribuez qu'à la chaleur de mon civisme.

— Mais où donc est ta commission, citoyen, répartit le maire de Posson? Représente-la, que la municipalité puisse la reconnaître.

— Comme militaire, tu sauras, citoyen maire, que je dépends uniquement du général Harville. C'est à lui seul que je suis obligé de faire connaître ma qualité, et cette formalité a été remplie.

— Le nombre de tes sans-culottes est-il considérable?

— Non; j'en ai amené peu avec moi. Cependant en roulant dans le peuple, la boule de neige a grossi, et nous avons trouvé quelques vrais républicains qui se joindront à nous.

— Il conviendrait, me semble-t-il, dit alors l'échevin Mathieu en s'adressant à ses collègues, de communiquer au peuple, notre souverain, ce que le citoyen général vient de dire, pour savoir s'il approuve l'établissement d'un gouvernement révolutionnaire par le moyen des sans-culottes, et s'il est convaincu du civisme de ses magistrats ?

— Vous ferez bien, répondit Estienne, et je vous y engage fortement.

Le conseil municipal ayant adopté la proposition, il fut décidé qu'une députation, composée du maire et de l'échevin Mathieu, se transporterait sur l'heure auprès des commissaires du pouvoir exécutif de France, Rigaud et Bexon, les informerait de la scène qui venait de se passer, et leur communiquerait l'intention où était la municipalité de convoquer ses administrés, pour leur donner connaissance des projets et du discours d'Estienne.

Les députés se rendirent donc à l'audience des proconsuls qui parurent au premier abord ne pas improuver leur projet.

— Apprenez, citoyens commissaires, leur dit l'adjudant-général Foissac qui se trouvait présent, que si le peuple de Namur s'assemble, je devrai faire

mettre neuf mille hommes sous les armes, et braquer des canons aux coins de toutes les rues ? Ignorez-vous que cette ville est une fourmilière d'aristocrates, que le peuple y est plus encrouté que partout ailleurs, que s'il s'avise, ce qui n'est pas impossible, d'avoir une autre opinion que la nôtre, il sera fort difficile d'empêcher nos soldats de se mêler de la querelle ? Et alors....

— Ton observation est juste, citoyen général, répartit Bexon, et cette convocation ne peut avoir lieu. Tu l'as entendu, citoyen maire ?

— Le droit de s'assembler, répliqua celui-ci, n'est-il pas inhérent à l'exercice de la souveraineté nationale ?

— Sans nul doute, lui dit Rigaud, mais dans des temps orageux il convient souvent de suspendre l'exercice d'un droit constitutionnel pour empêcher des troubles.

— Le peuple souverain n'aura-t-il pas au moins réparation de l'offense qui lui a été faite dans la personne de ses représentans, demanda l'échevin Mathieu ?

— Eh ! bon Dieu, à quoi bon vous fâcher pour si peu de chose, répondit Bexon. Le citoyen Estienne est un fier républicain ; si ses expressions ont été un peu vertes, il faut les lui passer en faveur de l'intention.

D'ailleurs voudriez-vous que l'on vous fit l'application du proverbe : *qui se sent...*

Les députés n'en attendirent pas davantage, et s'empressèrent de sortir pour communiquer à leurs collègues le résultat peu satisfaisant de leur mission.

— Eh bien, l'avocat, disait en retournant à l'hôtel-de-ville le maire de Posson à son co-député, que vous semble-t-il de la conférence ?

— Ma foi, mayeur, il me semble que ces braves gens s'entendent entre eux comme filoux en foire, et que, pour éviter des malheurs, nous n'avons rien de mieux à faire que de patienter. Ce régime est trop épouvantable ; il ne peut durer. Attendons des temps meilleurs ; j'espère qu'ils ne tarderont pas. Entre nous, le bruit se répand que l'armée autrichienne reçoit des renforts considérables, et que les Français ne tarderont pas à évacuer la Belgique.

— Que le ciel vous entende !

Vous dirai-je, mes amis, que le conseil municipal partagea la manière de voir de ses deux députés ? Vous l'avez deviné, je le présume.

Sa patience fut, le lendemain, mise à une nouvelle épreuve. Les citoyens Ferrand et Teinturier, adjudans dugénéral dessans-culottes vinrent de la part de celui-

ci requérir le versement d'une somme de mille livres, destinée, disaient-ils, à la compagnie récemment organisée à Namur et dont Rasneur était nommé capitaine. Craignant que cette somme, qu'Estienne à son retour à Bruxelles fut publiquement accusé d'avoir mise en poche, n'allât rejoindre l'argent de nos caisses publiques et les vases de nos temples, la municipalité répondit d'abord par un refus ; mais elle dut se rendre à l'impérieuse injonction des commissaires du pouvoir exécutif, qui promettaient d'en faire tenir compte par la nation française à la nation belge.

Il n'est pas à ma connaissance que ce compte ait été liquidé.



LÉGENDES

NAMUROISES,

PAR

Jérôme Pimpurniaux,

ANCIEN PROCUREUR AU CONSEIL DE NAMUR,

ORNÉES D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR
AVEC UN FAC-SIMILE DE SA SIGNATURE ET AUGMENTÉES
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE,

PAR

A. B.

Je l'sotairai, ma frique !
Rin d'pu bia qu'noss Belgique

*Fragment d'une chanson
patoise inédite.*

Namur.

LEROUX FRÈRES, SUCCESEURS D'YBERT, LIBRAIRES.

—
1837.